

La Pire Amie du monde

Alexandra
Matine

Les Avrils

*À N.C.,
à Indi,
mes rocs.*

*Pour Jaimie,
mystère où je me suis perdue.*

People are all we've got.

Phoebe Waller-Bridge, *Fleabag*

Je me suis fait virer parce qu'un jour, j'ai dit que j'étais malade pour ne pas venir bosser, et je me suis fait gauler. Ça m'a surprise. Qu'ils utilisent cette excuse, je veux dire. Surtout que c'est eux qui, au début, m'avaient proposé de ne plus venir. « Prends tout le temps dont tu as besoin. » « On couvrira pour toi. » « Ne t'en fais pas, on est une famille. » Genre, super empathiques. Et puis j'imagine qu'ils ont perdu patience. Peut-être que j'ai poussé un peu aussi. On aurait dû se mettre d'accord dès le début sur le sens de « tout le temps dont tu as besoin ». Parce que moi, honnêtement, j'avais déjà décidé que je ne m'en remettrais jamais. Après tout, c'était sans doute une bonne chose qu'ils me virent. J'étais devenue comme un serial killer qui veut se faire attraper par la police et qui bâcle exprès.

C'est ironique parce que le premier jour, quand j'ai appris, après que Sam m'a appelée, ce sont eux qui m'ont renvoyée chez moi. Je ne me souviens plus trop. Nour m'avait ramenée. Elle m'avait filé deux *gummies* de

mélatonine pour que je me calme. Elle disait : « Il faut que tu dormes, repose-toi, détends-toi. » Ça me semblait impossible parce que j'entendais des cris résonner dans ma tête, avec la persistance d'un acouphène. Ça a mis quelques heures pour que je comprenne que c'était les miens.

Nour est restée avec moi longtemps. Même si je ne la connaissais pas très bien et que j'étais gênée de penser ça, j'aurais aimé qu'elle me caresse les cheveux, qu'elle reste assise, sur mon lit, éveillée et calme, une jambe repliée sous elle, l'autre pendante le long du matelas ; je m'endormirais et si la couette glissait, elle la remonterait sur mes épaules, pour que je n'ai pas froid.

Au bout de quelques heures, mes cris étaient devenus des gémissements. Il faisait nuit foncée et Nour était allongée à côté de moi, son MacBook Air sur les genoux, à écrire et envoyer des mails. Il n'y avait pas de contact physique entre nous. J'ai entraperçu un message WhatsApp qu'elle venait d'envoyer : *Quand est-ce que tu crois que je peux rentrer chez moi ?* Je n'ai pas vu à qui c'était adressé. Peut-être que le chagrin me rendait parano. Ce soir-là, la réalité avait perdu la netteté de ses contours.

Nour était restée quand même et, le lendemain, elle était sortie de la douche en disant :

– J'ai eu l'agence. T'as pas besoin de venir aujourd'hui.

Elle frottait les pointes de ses cheveux roux dans ma serviette de sport bleu ciel.

– Même, tu peux prendre la semaine *off*.

Je voyais qu'elle avait adopté un ton distant, factuel, administratif ; elle voulait partir.

– OK.

– Ils t'ont envoyé un mail, pour que tu aies ça par écrit, mais tu n'es pas obligée de répondre tout de suite.

– OK.

– Tu as besoin de quelque chose avant que je parte ?

– Non, non, ça ira.

– D'accord. Faut que je me bouge parce qu'on a toujours ce meeting client tout à l'heure et maintenant c'est moi qui vais devoir tout présenter seule.

Je me suis sentie coupable, puis agacée, puis rien du tout.

Nour m'avait laissé quelques bonbons à la mélatonine « Pour que tu arrives à te reposer quand même. Et puis c'est plus naturel que du Xanax ». Je les avais gobés dès qu'elle était sortie. Ça m'avait détournée suffisamment longtemps de la douleur pour que je puisse prendre une douche. J'avais faim aussi. J'avais commandé six sandwiches japonais à l'œuf, moelleux comme des oreillers. Quand le livreur avait sonné, je n'avais pas pu le regarder, il me semblait impossible d'interagir avec un autre être humain. Pour me rattraper je l'avais noté cinq étoiles, j'avais sélectionné *livraison parfaite* et ajouté 25 % de pourboire.

Les premiers jours, je les ai passés à la lisière du sommeil : incapable d'y pénétrer pour longtemps, incapable de m'en détourner vraiment. Je fouillais du regard la forêt sombre du repos, sans jamais oser m'y aventurer.

Si le sommeil m'échappait, la faim m'accompagnait quoi que je fasse. Et je ne faisais pas grand-chose : regarder des films, regarder dehors, regarder le plafond. Je faisais en sorte d'avoir toujours une commande UberEats en cours, je trouvais rassurant qu'il y ait toujours, dans la ville, un livreur en route vers chez moi.

Le quatrième jour, je veux dire par là officiellement quatre jours après le coup de fil de Sam, quatre-vingt-seize heures plus tard, j'ai trouvé, dans un de mes tiroirs, une clef Allen. Mon briquet avait cessé de fonctionner, je cherchais des allumettes. Au milieu du bordel (écouteurs emmêlés à la mort, ticket de pressing à moitié effacé, allumette brûlée), il y avait cette clef, rutilante comme un iPhone neuf, formes arrondies et propres. J'avais passé les jours suivants à resserrer tout ce que je pouvais trouver dans l'appartement. Les pieds des tabourets, les étagères de la bibliothèque, certaines lattes de mon sommier, le dérouleur de papier toilette. Je me concentrais sur autre chose. Ça faisait passer le temps, tout en me faisant oublier qu'il passait, et que ça faisait maintenant cinq jours, six jours, sept jours, une semaine, dix jours, douze, quinze, trois semaines que Sam m'avait appelée.

Après la mort de ma sœur, ma mère avait déménagé. Et quand ma mère est morte à son tour, et que ça n'avait servi à rien qu'elle déménage parce qu'elle devait bien le savoir, de toute façon, qu'elle ne voulait pas s'en remettre, j'avais vidé son appartement. « Y'a rien de plus con que l'expression *faire son deuil* », elle disait toujours. Dans son appartement, qui avait été le nôtre, il restait

une étagère Billy couleur *brun noir*. On n'avait même pas eu le temps de la déballer. J'ai gardé deux choses de ma mère : ses vêtements et cette étagère empaquetée. J'ai jeté tout le reste. Le paquet lisse et plat était calé contre le mur, à l'arrière de ma machine à laver.

Assez vite je n'ai plus rien eu à revisser. Il me fallait quelque chose de neuf. Partir de rien. J'avais déballé la Billy vers 17 heures. Il y avait cette odeur sèche et écœurante du carton : une odeur de vomi nettoyé à l'eau de Javel. J'avais sorti le plan d'abord, puis étalé les planches les unes après les autres tout autour de moi. J'avais mis de côté les vis et les boulons et les petits tourillons de bois clair striés. J'avais refait le compte avec ce qu'annonçait le plan de montage et je m'y étais mise. J'étais lente et calme et quand je ne comprenais pas les instructions, je faisais une pause, je regardais par la fenêtre, puis j'y revenais et tout était limpide. C'est facile à monter, une Billy, treize étapes. Ça avait dû me prendre deux heures, max. Quand ça a été fini, j'étais épuisée et j'avais dormi, vraiment dormi, pour la première fois depuis le coup de fil de Sam. Le lendemain matin, j'avais démonté la Billy et l'après-midi, j'avais recommencé, depuis le début. Très rapidement, les pas de vis s'étaient émoussés, le placage bois s'était fendillé, la structure entière était devenue molle. C'est là que j'ai appris une des grandes vérités de la vie : les meubles Ikea se montent mais ne se remontent pas. Un meuble Ikea ne se monte qu'une fois.

Je me suis rendue sur le site et j'ai commandé une autre étagère Billy, en brun clair cette fois, une table de chevet à tiroirs Malm en plaqué chêne blanchi et

une commode Gursken beige clair. J'en avais pour 164,98 euros, avec une livraison express sous 24 heures pour 59 euros. Total : 223,98 euros.

Le jour d'après, j'étais alerte et excitée comme pour un premier *date*. Le monde autour de moi était en HD : précis, tranchant et lumineux. Quand le coursier a sonné, j'ai sursauté.

Monter les trois meubles était facile. Tant mieux. Je ne voulais pas affronter autre chose.

Comme ça, des jours ont passé, à assembler les meubles achetés en ligne la veille. Je commandais sur UberEats des plats exotiques : thaï, indien, coréen, indonésien. Le plus piquant, le mieux. Je lançais *Friends* dans le fond, en boucle. Chaque saison dure moins de neuf heures, ce qui faisait que je tombais presque deux saisons par jour. Quand j'avais fini de les construire, à la nuit tombée, je descendais les meubles et les déposais sur le trottoir. Je remontais à l'appartement, je m'asseyais devant la fenêtre et j'attendais que quelqu'un les emporte. Le camion poubelle de 5 h 30 chargeait ceux qui restaient.

J'aurais pu continuer comme ça longtemps. J'avais l'intuition que le monde serait plus tolérable si je n'avais à interagir avec personne et que je pouvais garder mes mains occupées. Mais ça n'a duré qu'une petite semaine. Le ciel n'a même pas eu le temps de changer. Pendant sept jours, un gris sans espoir. Quelques averses.

Nous nous étions rencontrés à Paris, nous ne comptions pas partir, mais tu avais été muté à Amsterdam.

Quand tu me l'avais annoncé, j'avais fait la fille heureuse pour toi. On avait fait des plans : je te rendrais visite, tu reviendrais pour les ponts, pour Noël. On savait tous les deux que ça ne serait pas assez. En tout cas, moi, c'est là que j'ai senti les premières instances du mal : la peur de te perdre. Immédiatement après que tu m'aies dit ça, j'avais commencé à chercher du travail, à Amsterdam aussi. J'avais vite trouvé un boulot de conceptrice-rédactrice dans une agence réputée et américaine. J'avais un bon CV et j'avais gagné des prix pour certaines de mes campagnes passées, j'avais vingt-huit ans, j'étais célibataire, je n'allais pas leur claquer un congé maternité tout de suite.

« On est dans une dynamique, en ce moment, à l'agence, qui vise à renforcer les voix féminines », m'avait dit Steph, ma future boss, lors de mon entretien. J'étais clairement un quota. Je m'en foutais. J'avais emménagé deux semaines après toi.

Même s'ils m'avaient donné ma semaine *off*, je continuais de recevoir pas mal d'appels et de messages, je voyais les noms s'afficher : *Sam, Steph, Maud, Nour*. Ils voulaient prendre des nouvelles j'imagine, ou m'en donner, pour cette raison et pour plein d'autres je ne voulais pas leur répondre. Un soir, parce que je me sentais coupable, j'ai fini par les lire. Il y avait, notamment, un message de Steph, qui me disait qu'il fallait faire un *plan de retour au travail*, et *discuter des meilleures options*. Et un message de Sam, qui me demandait s'il pouvait *compter sur moi pour écrire un discours pour la cérémonie*.

J'aurais dû leur dire que non, que personne ne pourrait plus jamais compter sur moi. J'allais passer ma vie à commander des meubles Ikea et à me faire livrer de la bouffe, jusqu'à ce que mon pognon s'évapore ; que les choses me soient livrées, préfabriquées, emballées, avec des instructions claires.